Amandine DEGAND, Benoît GREVISSE, dirs, *Journalisme
en ligne. Pratiques et recherches*

Bruxelles, De Boeck, coll. Info & Com, 2012, 384 pages

Alexandre Eyries

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8813>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8813

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 296-297

ISBN : 978-2-8143-0182-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexandre Eyries, « Amandine DEGAND, Benoît GREVISSE, dirs, *Journalisme en ligne. Pratiques et recherches* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8813> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8813>

sont pas les intellectuels qui ont préparé la révolution, mais les mineurs de Gafsa, en 2008, auxquels l'État tunisien a répondu en assiégeant la ville. À la suite, les événements de Ben Guerdane, en 2009, et, enfin, le suicide d'Ahmed Bouazizi s'immolant devant le gouvernorat de Sidi Bouzid, le 17 décembre 2009, ont permis à la contestation de prendre corps dans toutes les couches sociales et, enfin, parmi les intellectuels : les blogueurs, les professeurs, les médecins et les avocats descendant dans les artères des villes du pays. Quant au deuxième point, la dimension religieuse et sa relation avec l'intellectuel que souligne Enzo Traverso mérite d'être plus approfondie par l'auteur, car il décrit l'islamophobie comme la xénophobie du ^{xxi}e siècle sans étayer davantage ce point de vue, lequel est étroitement lié au terrorisme, débat actuel. Quelle est donc la position de l'intellectuel face au terrorisme ? Qu'y peut-il ?

Pour notre part, plusieurs questions se posent. À qui l'avenir appartiendra-t-il : aux « intellectuels spécifiques » (les universitaires) ? Avoir une posture à la Jean-Jacques Rousseau, à la Denis Diderot, à la Michel Foucault serait-il encore possible ? Le monde d'aujourd'hui oscille entre le rejet du passé et l'absence d'avenir, une telle oscillation installe le doute, l'inquiétude chez tout intellectuel, le monde va-t-il alors inventer de nouvelles utopies pour de nouveaux intellectuels ou l'intellectuel lui-même va-t-il « se réinventer » à la manière d'Enzo Traverso ? Articulant les réponses fluides d'Enzo Traverso et les pertinentes et précises questions de Régis Meyran, le livre constitue un ouvrage de référence destiné à tout étudiant, à tout chercheur passionné de mots et d'idées, apprenant mieux à interroger la politique, à critiquer le pouvoir et à élargir le débat à d'autres disciplines comme la politique linguistique.

Sara Ben Larbi

CREM, université de Lorraine, F-57000
benlarbisara@rocketmail.com

Médias, journalisme

Marlène COULOMB-GULLY, Jean-Pierre ESQUENAZI, coords. « Fictions politiques », *Mots. Les langages du politique*, 99.

Lyon, ENS Éd., juillet 2012, 158 p.

Tandis que de nombreuses chaînes programment des séries télévisées françaises et surtout américaines qui explorent les marges du sumaturel, les frontières du fantastique et de la science-fiction, d'autres, au contraire, prennent le parti de traiter de phénomènes et de

questions proprement politiques. Bien que cette pratique ne soit ni véritablement nouvelle, ni encore très répandue, force est de constater que, depuis quelques années, le développement des fictions politiques dans un contexte national réputé frileux face à ce types de productions télévisuelles est une niche en constante évolution. La livraison de la revue *Mots. Les langages du politique*, dirigée de concert par Marlène Coulomb-Gully – professeure en sciences de l'information et de la communication (sic) à l'université de Toulouse 2-Le Mirail – et par Jean-Pierre Esquenazi – professeur en sic à l'université Jean Moulin-Lyon 3 –, consacre son dossier aux fictions télévisuelles dont les intrigues traitent largement de la vie politique.

Dans l'introduction, les coordinateurs rappellent que de nombreux téléfilms portant sur des personnalités politiques de premier plan ou sur des affaires sensibles ont été diffusés : « Ainsi des *Prédateurs*, de Lucas Belvaux, sur l'Affaire Elf, produit par Canal Plus et diffusé en 2007, ou encore de *L'École du pouvoir*, sur la fameuse promotion Voltaire de l'ENA où se côtoyaient François Hollande, Ségolène Royal ou Dominique de Villepin, toujours produit par Canal Plus et diffusé en 2009. Durant la récente campagne présidentielle de 2012, le succès [...] des *Hommes de l'ombre*, [...] mettant en scène des femmes candidates et leurs conseillers en communication, confirme cette tendance » (p. 5).

Selon les deux auteurs, le cinéma – qui avait un temps paru aux antipodes des problématiques politiques – renoue depuis peu avec ce genre spécifique « comme en témoigne l'emblématique *Conquête*, de Xavier Durringer (2011) ou *L'Exercice de l'État* de Pierre Schoeller (en 2011 également) » (*ibid.*). Ces éléments attestent d'une très grande visibilité de la politique (qui est ici comprise dans un sens restreint de « mise en scène de professionnels de la politique ») dans les médias. Mais, ceci ne doit pas faire oublier que le roman et le théâtre contemporains – pour ne citer que ces genres littéraires – se sont récemment appropriés les questions politiques, contribuant beaucoup à renforcer le sentiment d'un renouveau des fictions politiques. De ce fait, comment expliquer la multiplication de ces fictions politiques ? Un premier élément d'explication provient du statut même de leurs auteurs qui « sont des *insiders*, pour emprunter au jargon contemporain : des journalistes ou des politiques qui ressentent le besoin d'exprimer leur vérité sous le masque de la fiction, ce qu'ils ne pourraient effectuer [...] dans l'exercice "normal" de leur métier ou compte tenu de leurs fonctions » (p. 6). Les coordinateurs du dossier citent, entre autres exemples, Eva Joly (candidate à l'élection présidentielle de 2012 et ancienne magistrate),

Dominique Paillé (ex-conseiller de Nicolas Sarkozy) ou encore Jean-Louis Debré (président du Conseil constitutionnel et auteur de romans noirs). Tous font mention d'une « plus grande liberté [offerte] par un texte de fiction, pour évoquer une vérité impossible à dire dans le cadre d'un discours réputé vrai » (*ibid.*). Les fictions politiques ont vocation à combler les non-dits des discours informationnels, à tel point qu'elles finissent par apparaître plus vraies et plus crédibles qu'eux. En outre, cette inversion paradoxale des polarités est considérablement renforcée par les opérations de *storytelling* et de scénarisation de la vie politique. D'une manière générale, notre époque semble redécouvrir les vertus heuristiques de la fiction, aussi bien en histoire, que dans l'ensemble des domaines scientifiques. Le dossier explore donc les soubassements politiques et, plus largement, sociétaux des fictions télévisuelles contemporaines.

Dans sa contribution, Camille Baurin (pp. 45-60) explore les fictions américaines mettant au premier plan des super-héros contemporains qui sont nés en 1938 avec Superman et se sont rapidement ancrés dans l'histoire politique des États-Unis. Lors de la Seconde Guerre mondiale, le super-héros « a été érigé en modèle exemplaire, à l'image de Captain America qui engageait les lecteurs à participer à l'effort de guerre et à défendre les valeurs américaines » (p. 45). La chercheuse s'intéresse essentiellement aux récits uchroniques qui postulent qu'un événement historique se serait déroulé d'une manière différente de la réalité, entraînant une chronologie parallèle et une réinterprétation de l'Histoire par le truchement de la fiction : « Ainsi *Watchmen* d'Alan Moore et David Gibson (1986-1987) présente un univers où, grâce à des super-héros, les États-Unis ont remporté la guerre du Vietnam. Mark Millar et Bryan Hitch racontent avec *Ultimates* (2002-2007) les aventures d'une équipe de justiciers formée par le gouvernement Bush Jr et composée, entre autres, de versions actualisées de Captain America, Iron Man et Thor » (p. 45). Dans tous ces récits, l'uchronie permet de dévoiler les ressorts du système idéologique que donne à voir le super-héros et en fait un témoin oblique de l'Histoire américaine. Elle est un moyen d'imposer une distance par rapport à l'Histoire et la politique telles qu'elles sont présentées dans les discours officiels.

Pour sa part, Céline Bryon-Portet (pp. 97-112) s'intéresse à la dimension politique de la série *Plus belle la vie* (France 3, 2004-) et à la manière dont elle se fait l'écho des polémiques qui agitent l'opinion publique et des problèmes qui concernent toute la société. En France, la fiction télévisée a souvent eu mauvaise

presse, étant aussi bien méprisée par les universitaires que par les journalistes spécialisés plus concernés par le cinéma. L'auteure souhaite montrer que le point de vue négatif ou réducteur ne s'applique pas à l'ensemble des fictions diffusées sur le petit écran : à partir d'une étude de cas relative à la série *Plus belle la vie*, elle montre « que certaines fictions proposent une lecture politique des problématiques citoyennes et des débats socioculturels qui traversent notre espace public, dans laquelle on peut voir une tentative de sensibilisation, voire d'éducation à destination des téléspectateurs » (p. 97). L'article propose une réflexion sur le rôle que peuvent jouer les industries culturelles dans la diffusion de messages politiques et, plus largement, l'influence qu'une fiction peut avoir sur la construction des représentations symboliques. Dès l'origine, la série représente la diversité culturelle à travers la vie des habitants du quartier imaginaire du Mistral et valorise la mixophilie, en d'autres termes le brassage identitaire, social et culturel : « Cette mosaïque sociale induit des problématiques identitaires et permet à la série d'aborder une réflexion autour de l'altérité, de l'acceptation ou du rejet de la différence, de la tolérance et de l'intolérance » (*ibid.*). Dans la série, l'accent est clairement mis sur un lieu spécifique du quartier, la place centrale du Mistral, qui en constitue le cœur vivant et autour de laquelle la vie s'organise. Les personnages vont et viennent, les intrigues se structurent : « Espace de convivialité, voire de sociabilité, la place du Mistral est aussi un espace public où des individus débattent de sujets d'actualité, relatifs à des événements ponctuels et éphémères, et de problèmes de société davantage intemporels » (*ibid.*). Ainsi s'apparente-t-elle à une *agora* qui favorise toutes les discussions (même les plus difficiles) et réserve le meilleur accueil aux problématiques sociétales. Ce faisant, la série développe – notamment en direction des plus jeunes – une véritable éducation au politique et à la politique.

Par l'étendue des problématiques qu'il embrasse, par la finesse des analyses qu'il permet de développer, ce dossier s'impose comme un outil de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la politisation grandissante des séries télévisées – qu'elles soient diffusées sur des chaînes privées ou répondent à une mission de service public – et devrait, à cet égard, toucher un large public parce qu'il fournit de nombreuses clés et ouvre des perspectives fécondes pour analyser ces séries à la lueur de leur substrat politique.

Alexandre Eyries

ISM, université Nice Sophia Antipolis, F-06200
alex.eyries@yahoo.fr